

Raphaële George

Dossier pour
Poezibao



Raphaële George

(1951-1985)



Raphaële George, première expo à la Galerie *Le Trou des Halles*, 1975

Biographie :

Raphaële George (de son vrai nom Ghislaine Amon), peintre et écrivain, est née le 2 avril 1951 à Paris où elle a vécu et où elle est décédée le 30 avril 1985 à l'Hôpital St. Louis à l'âge de trente-quatre ans.

Après son bac, elle entreprend des études d'économie à la Faculté d'Assas, études qu'elle interrompt en 1973 pour entrer à l'École Normale d'Instituteurs. Devenue institutrice, elle exerce ce métier jusqu'en 1979, année où elle obtient le CAPES d'Arts-Plastiques et un poste de professeur dans un lycée de la banlieue parisienne. Elle investit beaucoup sa nouvelle fonction et fait preuve, auprès de ses élèves, d'une grande inventivité.

Son premier livre, *Le petit vélo beige*, sort en 1977, aux Éditions de l'Athador (collection Jean-Luc Maxence). Suivent des publications en revues (sous son nom ou du pseudonyme de Laure Slausky) : *Sgraffite*, *L'Humidité*, *Année poétique Segbers 1977*, *Poésie 1*, *La Vie totale*, *Contre-Ciel...* Elle écrit aussi quelques articles de critique littéraire dans *Libération*, et puis la même année fonde avec Mireille Andrès, Patrick Rousseau (transfuge de la revue *Gamma*) et Jean-Louis Giovannoni, *Les Cahiers du double*, revue de Litté-

rature et de Sciences Humaines, qu'elle dirige ensuite avec ce dernier jusqu'en 1981.

Les Cahiers du double s'ouvrent d'emblée à la philosophie, à la psychanalyse et la littérature, mélangeant les genres et les époques. Des textes de Georges Bataille, Michel Leiris, Pier Paolo Pasolini, Clément Rosset, Louis-Vincent Thomas, Maurice Roche, Jack Tieuloy, Michel Journiac, Ambroise Paré, Jean-Gaspard Lavater, Joyce-Carol Oates, Jean Reverzy, Roland Sublon, Raymond Federman, Ludovic Janvier, Jean-Pierre Chambon, René Nelli, Joë Bousquet, Erasme, René Belletto, Frédérick Tristan, Ahmad al-Qalyoubi, Georges Rodenbach, Henri Plard, André Delvaux, Sénèque, Charlie Raby, Jean Paulhan, Hubert Juin, Albert Béguin, Ferdinand Alquié, Louis Aragon, H.F. Amiel, John Donne, Eugénie Luccioni, Daniel Serceau, Danielle Sarrera, Alexandre Bonnier, Ernest Jünger, Marc Strauss, André de Richaud, Pär Lagerkvist, Christian Limousin, le dessinateur Aldo Guillaume Turin, Léonora Carrington, K. H. Stobl, Abu. Nasr. Al Sarradj, René R. Khawam, Claudine Hermann... sont publiés dans six forts volumes qui constituent l'ensemble de la revue. (*Les Cahiers du double* sont encore disponibles sur le site des Éditions Unes (<http://www.editionsunes.fr/>) qui les ont inclus, en 1987, dans leur catalogue)



à l'époque des *Cahiers du double*, 1977-1978

Les Cahiers du double ont été pour Raphaële George et Jean-Louis Giovannoni un laboratoire, un atelier au sens artisanal du terme, où ils purent non seulement s'essayer à l'écriture mais aussi

partir à la découverte d'œuvres les plus diverses. Ce fut aussi, pour eux, un lieu où ils menèrent réflexions et échanges avec les écrivains invités à participer à la revue.

Parallèlement à ses activités littéraires, Raphaële George (à cette époque Ghislaine Amon) peint (*Draps, Suaires...*) et expose fréquemment seule ou en groupe ; elle illustre des tirages de tête pour les Éditions Unes (Charles Juliet, Jean-Louis Giovannoni)

Printemps-été 1978, à l'occasion d'une expo de groupe *Polyfèmes*, au Collège d'échanges contemporains à l'Abbaye de Saint-Maximin, elle rencontre pour la première fois Jean-Pierre Sintive. Lecture publique des *Cahiers du double*.

Elle met en chantier, en 1978-79, avec son ami peintre Vincent Verdeguer, plusieurs *Fresques murales éphémères*, faites à deux sur les murs des entrepôts de Bercy à l'abandon à cette époque.



Fresque murale éphémère, 1982

Le 15 décembre 1980, elle expose à la Galerie Erval (rue de Seine) *40 portraits de Joë Bousquet entre la présence et l'absence*, à l'occasion de la sortie de la revue *Les Cahiers du double* consacrée à cet auteur. Ces portraits sont peints sur papiers Canson et papiers calque. Succès, la plupart seront vendus lors de la soirée du vernissage.

à l'occasion de la parution des cahiers du double (n.s)
 consacrés à Joë Bousquet (essais, inédits)
 la Galerie Erval et les Cahiers du Double (n.s)
 vous invitent à l'exposition
 quarante portraits de Joë Bousquet entre
 la présence et l'absence. dessins de Ghislaine Amon
 qui aura lieu exclusivement le 15 décembre 1980 de 17 à 22 heures
 à la galerie erval, 16, rue de seine 75006 paris 354.73.49

Fin 1980, Gilbert Lascaut écrit un texte sur la peinture de Ghislaine Amon (période 1978-1980), puis pour son expo à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai, Belgique, en mars 1981.



Bruxelles, 1981

Cette même année, elle emménage dans un *loft* rue de Montreuil, Paris 11^{ème}, son dernier domicile, où elle produit de nouveaux travaux : *Pâtes à modeler sous plexiglas* et *Grandes stèles sur bois* avec les mêmes matériaux que pour ses *Fresques murales éphémères*. (Ces séries sont conservées dans les Fonds d'Art Contemporain de la Ville-de-Paris).

En janvier-février 1982, elle entreprend une nouvelle *Fresque murale éphémère*, en solitaire, rue Hélène, Paris 17^{ème}, à la demande de ses amies peintres : Danièle Gibrat, Monique Kissel et

Barbara Pollak. Son travail restera visible pendant un mois. Entretien et vidéo de cette création.

Exposition de *peintures récentes* à la Galerie Macondo, en février-mars 1982, à Bruxelles.



Fresque murale éphémère, rue Hélène Paris 17^{ème}, février 1982

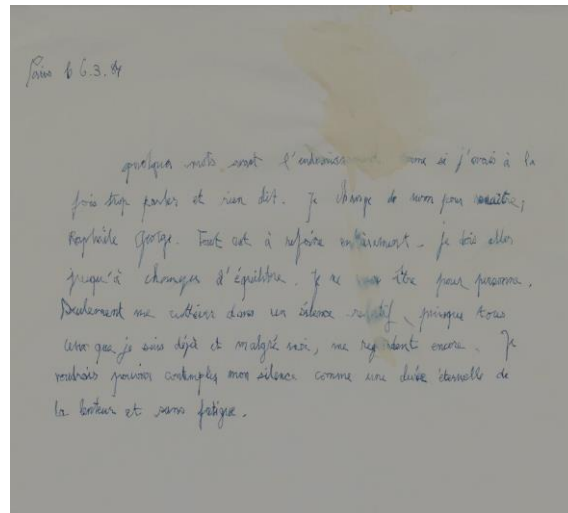
Le 2 juillet 1982, elle participe avec Jean-Louis Giovannoni, sur France Culture, à l'émission *Relecture* d'Hubert Juin, autour de l'écrivain Joë Bousquet.

Lancement, en octobre 1982, d'une petite maison d'édition : *Bibliothèque du Double*. Un seul volume paraîtra : *La Confession publique*, d'André de Richaud, préfacé par Pierre Seghers (repris dans le catalogue des Editions Unes). Plusieurs projets de publications : le *Journal* de Jean Reverzy et des *inédits* de Joë Bousquet. Le manque de finances empêchera leurs réalisations.

Début 1984, Ghislaine Amon apprend qu'elle est atteinte d'un cancer. Elle est opérée et suit un traitement de chimiothérapie et rayons. Malgré son affaiblissement dû aux traitements, elle trouve la force de peindre et d'écrire un dernier livre : *Psaume de silence*. Livre composé à partir d'extraits de *Suaires*, manuscrit commencé dans les années 1977-78, et sur lequel elle fera souvent retour, en le réécrivant ou en utilisant des passages pour ses livres en cours, sans jamais vouloir le publier.

Rencontre avec Claire Tiévant et Michel Camus à l'occasion de la parution du livre de Jean-Louis Giovannoni : *Ce lien que les pierres regardent*, publié en 1984 aux Éditions Lettres Vives.

Le 6 mars 1984, alors qu'elle est en pleine écriture de *Nuits échangées*, Ghislaine Amon décide de changer de nom d'écrivain et de ne plus signer, désormais, que sous le patronyme de *Raphaële George*.



Écrit de la main gauche le 06-03-1984

Paris le 6.3.84

« Quelques mots avant l'endormissement comme si j'avais à la fois trop parlé et rien dit. Je change de nom pour renaître Raphaële George. Tout est à refaire entièrement – je dois aller jusqu'à changer d'équilibre. Je ne veux être pour personne. Seulement me cultiver dans un silence relatif, puisque tous ceux que je suis déjà et malgré moi, me regardent encore. Je voudrais pouvoir contempler mon silence comme une durée éternelle de la lenteur et sans fatigue. »

**



Raphaële George, été 1984

En mars 1985, les Éditions Lettres Vives publient : *Les Nuits échangées* suivi de *l'Éloge de la fatigue*, avec une préface de Pierre Bettencourt.

Éloge de la fatigue rencontre un beau succès, plus de 1000 exemplaires sont vendus en moins d'un mois. *Le Monde* lui consacre un long article, signé Pierre Drachline, accompagné d'un portrait de Bérénice Cleeve ; article que Raphaële George n'aura pas la joie de lire, elle décède le 30 avril, deux jours avant la parution du *Monde des livres*.

Psaume de silence, sera édité en avril 1986, aux Éditions Lettres Vives, pour le premier anniversaire de sa disparition.

La même année, les Éditions Unes publient : *Correspondance posthume imaginaire de Joë Bousquet à un jeune écrivain*, écrit en collaboration avec Jean-Louis Giovannoni, en 1980, pour le numéro des *Cahiers du double* consacré à Joë Bousquet. Le livre paraît le 2 avril 1986 (date anniversaire de sa naissance) sous le titre : *L'Absence réelle*.



février-mars 1985, photo © Morhor

Bibliographie :



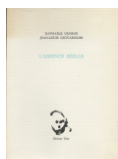
Le petit vélo beige, collection *Jean-Luc Maxence*, Éditions de l'Athanor, 1977.



Les Nuits échangées suivi de *l'Éloge de la Fatigue* », préfacé par Pierre Bettencourt, collection *Terre de poésie*, Éditions Lettres Vives, avec pour tirage de tête : une photo de l'auteur par Morhor, avril 1985, (3 éditions successives).



Psaumes de silence, collection *Terre de poésie*, Éditions Lettres Vives, 1986.



L'Absence réelle, en collaboration avec Jean-Louis Giovannoni, Éditions Unes, (tirage de tête : un portrait original de Joë Bousquet peint par Ghislaine Amon), 1986.



Lettre suit, direction littéraire Jean Gabriel Cosculluela, (années 1980-1990), coédition Jacques Brémond & l'Atelier des Grammes, 1986.



Le petit vélo beige, (réédition), avec une préface de Jean-Louis Giovannoni, collection *entre 4 yeux*, Éditions Lettres Vives, 1993.

« *Double intérieur* » (inédits) précédé de la réédition de « *L'Absence réelle* », préface de Jean-Louis Giovannoni, collection *Terre de poésie*, Éditions Lettres Vives, avec des reproductions de portraits de Joë Bousquet peints par Ghislaine Amon, avril 2014.

Traductions :



Les nuits échangées suivi de *L'Eloge de la fatigue* (Nächte im Tausch/Lob der Müdigkeit) sont traduits en allemand par Jutta Legueil et publiés en bilingue chez *Verlag Jutta Legueil*, Stuttgart, 1990.



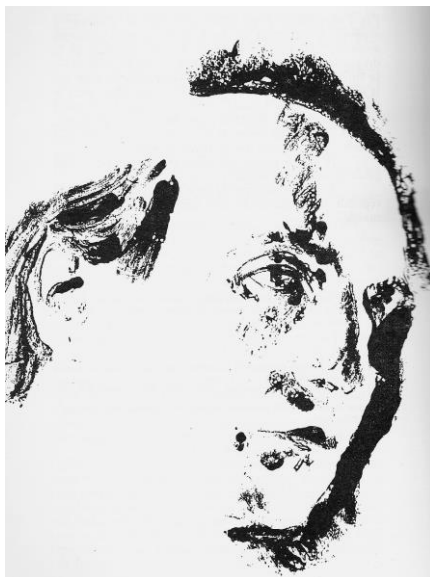
Psaume de silence, traduit en allemand par Jutta Legueil (Psalm des Schweigens), est publié en bilingue chez *Verlag Jutta Legueil*, Stuttgart, en 2003.



Portrait de Joë Bousquet peint par Ghislaine Amon, 1980,
Reproduit dans *Double intérieur* précédé de *L'Absence Réelle*.



Portrait de Joë Bousquet peint par Ghislaine Amon, 1980,
Reproduit dans *Double intérieur* précédé de *L'Absence Réelle*.



Portrait de Joë Bousquet peint par Ghislaine Amon, 1980,
Reproduit dans *Double intérieur* précédé de *L'Absence Réelle*.



Portrait de Joë Bousquet peint par Ghislaine Amon, 1980,
Reproduit dans *Double intérieur* précédé de *L'Absence Réelle*.

Préface

(pour *Double intérieur*)

Le *double intérieur* a occupé une place importante dans la revue *Les Cahiers du Double* (C.d.D), que Raphaële George créa et dirigea (sous son vrai nom Ghislaine Amon, de 1977 à 1981), il a été aussi un des axes importants de son écriture.

Pour Raphaële George le *double intérieur* n'était pas un thème littéraire, il avait, pour elle, une existence réelle.

Même si le titre *Double intérieur* n'est pas issu de sa plume, il suffit de lire certains articles des *Cahiers du double* pour comprendre que ce *double intériorisé* l'obsédait.

L'idée que nous portons en nous un *double* prend sûrement sa source chez elle, dans cette sensation que quelque chose nous écoute à l'intérieur, une instance qui entend nos soliloques avec bienveillance. Une instance qui ne serait pas le simple écho de notre voix ni son silence, mais le lieu où nos pensées intimes se soutiendraient de cette écoute interne ; et qui dissimulerait sa voix dans la nôtre. Cette instance peut prendre plusieurs formes dans son écriture, celle de l'ange gardien, dans :

La face cachée de la chirurgie esthétique (C.d.D : N°2, 1978 : *Amour-Beauté- Monstruosité*)

« Ainsi gît en nous, l'ange gardien qui nous parle et que l'on conserve, double, sorte d'idéal du moi du paradis perdu » p 63

« ...unifier le moi avec le double. » p 65

Ou, encore, de façon plus précise, dans : « *L'attente du miracle dans l'espoir qu'il n'arrive jamais.* » (C.d.D : N°6, 1981 : *L'autobiographie*)

« Or, chez l'hypocondriaque, son double se trouverait à l'intérieur même de son corps. Il ferait corps avec lui, occupant tellement de place que ce serait la personne même du malade, qui, ici, en serait le pâle reflet, inversant ainsi le jeu où le double est d'ordinaire un reflet sans corps réel. » p177.

L'altérité n'est pas le fruit d'une simple rencontre avec nos semblables. Elle est avant tout un positionnement interne, un positionnement propre à chaque sujet.

Rencontrer, c'est faire face. Nous ne voyons que ce qui nous regarde. Il n'est pas donné à tout le monde d'éprouver en soi la venue de l'autre, celui qui nous fait face, dans toute son altérité. Mon semblable et mon différent. Il nous faut pour cela des dispositions internes qui nous permettent de sentir, d'éprouver cette mise en présence qui se réalise dans la rencontre. La question qui taraude l'écriture de Raphaële George serait plutôt : comment maintenir cette présence lorsque l'autre n'est plus là ? Comment rester présent à soi-même lorsque celui-ci a disparu du champ du visible ? Peut-être que ce *double intérieur* n'est, en fait, qu'une rémanence de ces rencontres avec autrui ou, tout du moins, ce qu'il en reste lorsque celui-ci a disparu. C'est cette dimension d'absence que l'écriture de Raphaële George questionne.

L'invention d'un *double intérieur* a constitué, sûrement pour elle, une protection contre l'évanescence de toute présence. Une sorte de réaction contre le vide interne. Ce *double intérieur* écouterait et empêcherait notre voix de sombrer, de disparaître, constituant ainsi, en nous, une sorte de poche où loger et se maintenir. C'est cette nécessité de *double intérieur* (au sens littéral cette fois, comme on le dirait d'une valise à double fond) qui est mise en mouvement dans toute son œuvre.

L'écriture de Raphaële George navigue souvent dans une indétermination de lieu, de temps. Écriture tournée vers une introspection, mais qui emprunte, aussi, un phrasé nettement mystique (excepté pour *Le petit vélo beige*, à la violence pulsionnelle). L'angoisse, la maladie, la mort occupent certes une place importante dans ses écrits, mais se trouvent toujours transfigurées dans cette écriture soutenue par un élan d'une grande puissance. En fait, c'est le sujet dans son entier que Raphaële George convoque : l'acceptable et l'inacceptable. Mais, ce qui est étrange dans son écriture, c'est sa façon de s'attaquer ouvertement à ce qui lui est le plus cher au monde : *l'unité*. Son rêve de rassemblement et de paix interne étant battu en brèche autant que souhaité et affirmé.

D'où cette impression, en la lisant, que tout se fait et se défait dans ce qu'elle écrit. Plus qu'un doute, son écriture pose la question

fondamentale d'un *lieu* et de notre *impossibilité* de coïncider avec lui. Un lieu où l'on ne pourrait plus jamais se perdre.

Cette proximité, entre sa voix intérieure et elle-même ne veut pas dire qu'elle confonde *double* et *sujet*, même s'ils semblent être l'un dans l'autre, chez elle ils ne sont aucunement fusionnés : ils gardent leur identité propre. En fait, ils se complètent. Le *double intérieur* porte la voix de son hôte autant qu'il est porté par lui. Est-ce une pure invention, ce que chacun s'invente pour se maintenir à flot et ne pas sombrer ? Chez Raphaële George, cette petite voix intérieure est en fait hypertrophiée, on pourrait dire qu'elle accède au titre de *personne*, au point de pouvoir signer les livres de Ghislaine Amon. En changeant son nom pour celui de Raphaële George, Ghislaine Amon devient *le double intérieur* de Raphaële George. Enfin, ses mots seront entendus et ne se perdront plus ni ne disparaîtront.

Le nom de *Raphaële George*, que Ghislaine Amon prend en *mars 1984*, n'est donc pas un simple pseudonyme ou un hétéronyme à la façon de Fernando Pessoa qu'elle affectionnait particulièrement. Les hétéronymes de Pessoa ont leur vie propre et se targuent même d'avoir une date et un lieu de naissance, voire un signe astral... Ils sont non seulement subjectivés par Fernando Pessoa, mais ils lui sont distincts, vivant en dehors de lui.

La configuration dans laquelle Raphaële George s'inscrit suppose avant tout l'existence d'un *double regard* où chacun vient confirmer l'autre, est l'appui de l'autre.

Si Raphaële George écrit des lettres à Ghislaine Amon(ou l'inverse) qu'elle poste pour le *62, rue de Montreuil 75011 Paris*, domicile de cette dernière, c'est pour éprouver alors ce qu'est *une véritable adresse*. Une adresse qui appelle en quelque sorte. Quelqu'un se trouve au bout de ces mots. Quelqu'un que l'on peut toujours rapatrier et dont les mots vous emplissent, vous peuplent.

Une fois ce courrier reçu, Ghislaine Amon l'ouvrait, le lisait et y répondait aussitôt. Elle expédiait ensuite sa lettre à Raphaële George : *rue de Montreuil* (sous couvert de Ghislaine Amon). Le temps que mettait ce courrier à lui parvenir garantissait qu'il venait bien d'une autre personne distincte d'elle ; quelqu'un lui portait ainsi attention.

On pourrait penser, en lisant ces textes un peu rapidement, que ce *double intérieur* n'est en fait qu'une simple posture littéraire qui filerait la métaphore d'une pluralité du sujet. Il n'en est rien. Son affaire est vitale comme nous avons pu le voir.

Les inédits rassemblés sous le titre *Double intérieur* sont traversés par cet échange entre sujet et double. Ce positionnement apparaît dans son écriture vers les années 1978-79, au moment de la fondation des *Cahiers du double* et lorsque Ghislaine Amon se met à écrire *Suaires* (manuscrit dont elle ne publiera de son vivant que des extraits en revues).

Si j'ai tenu à ce que *L'Absence Réelle* soit aussi réédité avec les inédits de *Double intérieur*, c'est que le duo Ghislaine Amon/Raphaële George invente, dans ce livre, un dispositif épistolaire assez proche de celui mis en place pour leurs échanges internes. L'avant-propos de *L'Absence Réelle* est à ce sujet explicite. Je ne reviendrai donc pas sur les conditions qui présidèrent à l'écriture de ce texte.

Il est quand même à remarquer, que dans cette correspondance par Joë Bousquet interposé, Ghislaine Amon/Raphaële George occupe la place d'un mort, ou plus exactement, écrit sous couverture de *Joë Bousquet*, elle devient son *double intérieur*. *Double intérieur* de Bousquet qui fait écho au *double intérieur* Raphaële George, qui se remarque plus particulièrement dans ses derniers textes.

Je n'ai pas retenu les pages de journaux ou des notes trop intimes pouvant impliquer des personnes proches ou liées à son entourage. Par contre, je me suis permis la reprise d'un texte paru dans le N°2 des *Cahiers du Double* (1978) : *Le taxi*, dont la tonalité autobiographique fait penser au premier livre de *Ghislaine Amon* : *Le petit vélo beige* (écrit en 1976).

Le taxi fait la jonction entre sa première période d'écriture et le manuscrit de *Suaires*, commencé en 1977. On pourra lire, dans *Double intérieur*, plusieurs pages de ce texte princeps, sorte de matrice de toute son œuvre.

Raphaële George aurait-elle publié ces textes tels quels ? Je suppose que non. Elle les aurait sûrement réécrits. Ce qui m'a décidé à les faire paraître, c'est leur grande proximité avec ceux de

Psaume de silence, tirés des mêmes manuscrits, ou de certaines pages de *Nuits échangées* et d'*Éloge de la fatigue*.

Pour finir, il me faut expliquer comment Ghislaine Amon a choisi et construit son nouveau nom.

Raphaël(e) signifie en Hébreu : *Dieu guérit* (de *refa*, guérir et *El*, Dieu). *George*, en hommage à son oncle paternel, jeune écrivain, mort en camp de concentration en 1944, après qu'il a été dénoncé en tant que Juif par ses voisins.

Jean-Louis Giovannoni

**



Cette tête de fantôme, souvent présente sur plusieurs couvertures des Éditions Unes ou sur leur site, a été peinte, en 1975, par Ghislaine Amon. Elle devait initialement servir de frontispice au livre de Jean-Louis Giovannoni, Garder le mort, paru la même année aux Éditions de l'Atbanor. Elle apparaît aussi en couverture des Cahiers du double (N° 3-4), Le Fantôme, en 1979.

RAPHAËLE GORGE

Double intérieur

Suaires

(trois extraits)

Il n'y a plus jamais de confort ici, quand bien même je m'assure de *ta* présence. Je me surprends des matins, prisonnière et lucide.

- Je ne veux pas de la lucidité !

Voudrais-tu mourir ? Assure-moi encore en rêve, ma petite âme que nous sommes là dans l'unité la plus féconde où ce corps à corps nous rend à l'intelligence de l'impudeur. Mais je vois bien des paquets de lettres s'entasser dans la boîte. Viens les prendre, c'est en mon nom, je donne l'autorisation de vider toute chair.

Quand je borde le lit le matin, je saisis ma lassitude, ton refus de m'accompagner dans mes actes. Tu ne veux pas être mon paradis. Je serai pourtant le tien. Pour cela, j'obéirai jusqu'au bout à mon inutilité. L'inutilité, les larmes la prouvent et je me rends à ce qui m'a fait pleurer. Depuis longtemps je suis résolue à la nostalgie. Je peux relever fièrement la tête sachant que je ne serai pas une partition musicale. Nous ne pouvons qu'entendre, et encore, nous ne serons jamais rien. Force est d'établir un pacte avec la pauvreté. Ainsi je te ferai voir ton visage sans jamais atteindre le mien. La loi de la parole. Toute pensée se perd dans un trou, il reste juste un peu du souffle de la cigarette qui ramène à la visibilité.

J'étais sur le bord, les mots sans rebond. En dernier secours il me semblait possible de faire appel, te faire vivre un instant de moi. Bonheur de te rendre à mon imaginaire dans cette volonté diabolique qui pour naître m'amène à tuer. D'imprégnation en imprégnation jusqu'à ce que je capitule. Je ne peux être sourde à moi-même, du moins est-ce ce que tu me murmures dans ce demi-sommeil ? Quel effroi de ton existence !

Tu vivras, je te le jure !

Je ne sais encore comment mais tu dois vivre.

Assez de cet enlacement du drap sur moi. On mastique au-dessous. Le cri doit jaillir de là. Ce sera ton existence même s'il faut me mutiler ou même disparaître. Sais-tu ce que je t'accorde de parler pour moi ? Ne pleure pas. Je t'interdis...

Un mot encore.

Bien sûr mon écriture n'est pas de moi, ni la forme et ce qui se raconte sans moi, simplement remonte. Je ne suis qu'un écho lointain pour de vieilles images englouties. Je n'habite pas ici. Logique avec moi-même, je change les pièces et j'intervertis les meubles. Il s'agit seulement de ne pas dormir au même endroit.

**

J'ai longtemps pensé à ne plus parler, mais il me reste une générosité. Je tâcherai de te peupler de ton absence pour faire venir tous ceux qui sont partis. Je puis répondre à toutes tes questions, aucune ne me gêne. Non pas que j'y sois indifférente, mais il y a un peu de cela. Lorsque j'ai décidé de t'apercevoir, je me suis sentie impressionnée, mais ce n'était pas toi qui m'impressionnais, c'était moi-même. Un long rire m'a prise et je me suis envoyée alors toute une correspondance, une série de lettres. Au début, je raisonnais fort bien, je croyais nécessaire que tu portes le même nom que moi de façon à ce que je puisse exister absente. Dans cette folie, ce n'était pas un désir de ne plus exister, au contraire je cherchais à me rendre absente de tous les lieux où je passais afin d'être là où je n'étais pas.

Je me disais que rien ne serait perdu puisque je trouverais les lettres à mon retour. Elles m'attendraient, elles me désireraient, attestant ainsi de ma volonté de vivre, de m'aimer. J'aurais collectionné les enveloppes, les timbres avec leurs dates, signe que j'aurais vécu, et qu'en ce temps-là, « on » me parla, « on » m'écrivit. Me fondre dans ce « on » originaire pour guetter ma transparence. Toutefois, il est dangereux de vouloir être soi et l'autre dans le même temps ; de vouloir occuper la place de celui qui reçoit – cette mégalomanie à vouloir être dans l'impalpable, dans l'absence et en même temps partout à la fois – anéantir tout mouvement, toute profondeur, tout écho, et retrouver seulement les manuscrits

d'une vie antérieure à celle qui se découvre maintenant et toute originale sur des longs papiers tachés. Équilibre étrange qui rend possible que j'interpelle quiconque. C'est toi et ce n'est pas toi. Mais tu ne connaîtras plus aucune solitude, sauf celle qui me convient, celle avec laquelle je compose le poids des absents pour mieux les rendre nécessaires.

Cette volonté d'écrire en tous sens et de façon décousue marquait pour moi le début de quelque chose. Je crois pouvoir dire que tout autour du désir de donner un sens dégagé de la matière à ce quotidien. Donner un sens à travers l'écho du silence. J'aurais bien entendu pu me résoudre à parler seule et tout haut. « On » aurait dit que cela revenait au même. Mais je sais moi que non. Je le sais à cette impossibilité à s'écrire à soi-même, qui tant révèle l'enfermement dans la culpabilité capitale. Là est la peine de mort. C'était plus simple, plus sérieux, de t'imaginer pareille et différente, pareille à cause de cette lucidité de la foi impossible et différente parce que les mots inévitablement créent leur distance. Ils ont montré qu'ils ne m'appartiennent pas. Ils ont montré que rien ne peut m'appartenir. Mais ils ont été des joueurs, ils ont accepté la confusion. Ils sont sans moi sur la page, une fois inscrits.

Cette démarche appelle les pages à se rejoindre cousues ensemble. Elle appelle la présence d'une mémoire fausse qui tait et fabrique ce qui lui plaît. Ainsi, tu m'as conduite dans la matière, c'est cela que je cherchais. Et je puis croire que je suis absente, que je te regarde venir. Si tu peux te faire mourir ou même seulement t'avoir montré ce qu'est mourir, je me sens libre alors de dire toute chose. Et toute chose reste élémentaire, car il y a au-dedans un désir d'être accessible sans jamais l'être. Il faut en dire suffisamment pour qu'il y ait un peu de reconnaissance, un peu d'histoire, mais il ne faut pas pour tout dire. C'est plus juste parce que c'est entièrement faux.

Quelle patience il faut, pour se sentir être, pour comprendre que tout est réuni en soi dans le désir, qu'il est possible de se dédoubler à l'infini et que cette potentialité à elle seule libère l'identité, et libère aussi la folie ! À moins que ce ne soit ici l'enfer !

Je marche sur un parterre de mosaïques blanches, séparées les unes des autres par des lignes absentes. Il suffit de cligner les

yeux pour que le sol perde sa rigidité, ses coupures ; ainsi redevenue lisse, je suis vouée au vertige de la blancheur et seul ce que mon regard accepte de reconnaître comme coupé constitue l'histoire.

Pour ce chemin, je t'ai remise aux temps des premières inscriptions. Temps où la trace d'un seul pas sur le sol révéla la présence confondue à la peur. Je te redonne le droit de ne plus attendre et de dormir dès que tu pressens cette attente t'étouffer comme une chape où le monde ne peut plus être résolu. En ce temps tu as eu deux morts, celle de ton corps, la première, et ensuite celle de ton ombre lorsqu'on t'a mise en terre. Mais jamais la pictographie de cette disparition n'a souligné d'un trait la mort de cette ombre, c'est pourquoi elle flotte encore aujourd'hui, souveraine sur le doute. C'est avec elle que nous avons composé la légende des revenants. Si tu n'étais pas revenue à moi dans mon sommeil, c'est que moi-même je fus anéantie aux premiers temps. Mais je ne le suis pas et puis même conserver en ma mémoire le souvenir d'une légende probable, peut-être fausse, mais pourquoi pas vraie.

Tu demeures à jamais de cette époque où la photographie n'existait pas, de cette époque où tu n'as pu conserver de ton portrait qu'un accent fugitif, et tu n'as jamais eu la notion de la gravité. Tu es celle pour qui la gravité fonde l'apparence parce qu'elle ne s'est jamais posée en passivité d'image. Tu n'es ni instantané ni pause, tu es juste le geste composé d'un peintre qui saisit en surface la profondeur de la gravité intérieure qui vient de lui et qu'il applique à un autre. Tu as cet ascendant des figures des sarcophages, tu imposes le silence d'où la naïveté s'est absentée aujourd'hui. Tu es fragile et il faut t'aimer beaucoup pour te conserver un peu de l'autre côté des yeux, dans ce pays où l'on ne sait ce que signifie le regard.

**

Elle s'est endormie sur la chaise, exténuée par trop de blancheur, et, en regardant ainsi, je sais que je ne puis plus donner de date.

Avant, je lui parlais. Elle était un sauveur, un appel, une possibilité de donner un sens à mes habitudes. Je passais en elle et elle me secondait, aussi absente et aussi confiante qu'une âme. Cette confiance m'a remise tout entière à la Toute-puissance de la matière et je suis désolée à la lisière d'un aveuglement où je la sais maintenant elle-même confiée aux moissons du silence.

© Editions Lettres Vives

**

Drapes

(extrait)

Tout est dit dans les parenthèses, le reste constitue peut-être le superflu pour masquer l'essentiel. Et si ce que je dis risque d'être faux, c'est sur ça qu'il faut compter.

Par instants mon corps enfle, du moins est-ce ma sensation : une manifestation étrange de l'excroissance – il me déborde. Je cherche à le retenir partout, et à peine mes mains mises sur mon ventre pour le bloquer, le maintenir, l'empêcher de s'enfler encore... Je plaque fortement mes avant-bras en signe de sagesse au-dessus. Tout devrait redevenir calme, mais à ce moment le sang ne circule plus dans le fond des pieds. Ma gorge me rappelle l'existence d'une salive gênante et mes seins, comme au temps de l'adolescence, continuent de pousser. Ils tombent déjà. Et cette affreuse certitude du moment me ramène au recroquevillement évident dans l'écriture où il n'y a plus une seule vérité à dire et où aucune pensée ne peut venir posséder ce corps

éclaté comme un verre cassé. Le plus affreux, c'est : la conscience calme de savoir que tout ceci n'est pas visible, et l'autre qui me voit, me voit toute entière tandis que déjà je ne suis plus que cette main qui écrit.

Je ne sais plus et je ne veux pas savoir si j'écris pour te créer ou bien si j'écris pour peupler le vide d'un personnage ou si au contraire tout ceci n'est que stupide provocation et si écrire n'est pas autre chose que le long écueil à parcourir pour me demander à moi-même dans la confirmation qu'on me donnera, et j'accepterais non sans angoisse, de me donner l'autorisation d'écrire. S'agit-il de peupler le regard d'un aveugle ? S'agit-il de sortir de l'aveuglement sur la puissance ? Sans doute voudrais-je découvrir la sérénité d'une morale qui me serait révélée par les blancs que conduisent les mots, mais je ne suis que l'hypocondrie d'un savoir absent dont je cherche la résonance dans certains endroits d'un corps dont la matière même a disparu dans les draps. C'est comme s'il ne restait que le petit creux fripé d'un poids indiscernable dont seule une écriture peut valider l'immatérialité. Toute chose écrite a sa trace nécessaire, a sa sonorité, et quand bien même elle ne prouve rien de véritable, elle nous éclabousse de signes, qu'ils veuillent ou non dire quelque chose. Parfois, je voudrais un temps du balbutiement où écrire serait une longue vague, ondulation mimétique de l'intérieur, et les autres d'acquiescer que je remercie d'être au monde.

Quelquefois sortir comme pour faire un voyage, changer d'air, c'est simplement venir ici vers cette machine à écrire et entendre le petit bruit régulier, alors que je ne sais pas même si j'ai envie d'écrire quoi que ce soit à quiconque. Pourtant en ce milieu d'un dimanche après-midi qui entraîne vers les cinq heures la sensation de la décroissance ultime et l'épouvante d'une petite mort, je viens d'éprouver le plaisir du bilan. J'ai l'impression qu'aussi bien ces lignes sont sans importance, que le sens en est bien pauvre ou si répétitif qu'il ne vaut plus la peine de s'y arrêter. Mais que faire ? Il n'est pas tout à fait possible d'oublier le combat étrange d'une telle journée où chaque geste semblait une épreuve contre l'anéantissement. Comme si aucune voix ne pouvait répondre à aucune autre et qu'en une journée, une unique journée comme toutes les autres, la certitude qu'il existe autre chose que l'intérieur de ce petit logement s'était anéantie.

Je me réveille avec ce petit bruit répété comme si les voisins eux-mêmes s'étaient installés dans le ventre de ma machine à écrire tandis qu'avec un automatisme qui ne m'appartient plus, je réussis à faire disparaître toute nécessité, enfin, je veux dire tout simplement à faire tomber l'angoisse.

Enfin, je sortais de l'attente. Mais comment traduire cette peur paralysante qui agit à ma place et met les mots en arrêt dans le crâne ? Qui viendrait écrire à ma place ce que je voudrais oser dire quand je demeure incapable d'oser ? Risquer la naïveté tout simplement. Oser ce plaisir de noircir la page pour exister, n'est-ce pas simplement de cela qu'il s'agit en premier lieu, même si cela vient aussi de la souffrance de ce qui entoure, de cette vie qui vibre dans ces petits bruits insupportables qui nous rendent sérieux et ne donnent plus l'envie de rire ? Au fur et à mesure que je laisse monter quelque chose en moi, que je saisis simplement comme une fine énergie, j'ai la sensation de rencontrer dans le miroir l'inévitable inutilité, même s'il me paraît effrayant de me figer dans l'attente totale. C'est pourquoi sans doute il me faut écrire afin de livrer combat au moins avec la peur du silence et du vide.

Et si on m'avait tuée sans que je le sache ? Comment m'en rendrais-je compte ? La culpabilité revient de toutes parts et ce n'est une mince affaire que de lui tirer les vers du nez ! Serait-ce justement ce moment où j'admets de me lancer à corps perdu sur la mécanique pour oublier un instant que derrière tout ça, il y a aussi de la voix ? Car c'est la voix qui fait le mensonge, c'est la manière de dire comme l'on sent les choses qui fabrique du mensonge à perpétuité, qui fait le jeu.

Une partition ne ment pas puisqu'elle ne dit rien tant qu'elle dort sur le papier. Voilà, voilà toute la culpabilité ! Et m'avouer dans cette impuissance du moment, c'est avouer la difficulté ainsi à t'inventer, pauvre personnage, pour te faire parler ainsi durant d'interminables litanies, des pages, et pour des lecteurs ! Dieu ! Qu'elle obstination ! Délivrance y aura-t-il au bout de la route ? Est-ce mon imaginaire qui enfin aura libéré ses bribes et trouvera le droit à l'impudeur du faire, comme si en écrivant ce dénuement constant, qui n'en est de toute façon pas un, se résolvait enfin cette distinction entre l'imaginaire et l'imagination, entre la recette provocante, le bel habit de l'écriture et cette lutte abrupte à accepter le délire, le plus littéral soit-il à son

commencement. Au tout début, je suis venue enfant et sans outils sous le bras, et d'où vient qu'aujourd'hui je connaisse la honte ?

© Editions Lettres Vives

Journal

(extrait)

Il faut t'inventer puisque jamais aucune réponse ne vient. Ai-je seulement vu ton visage ? Je crois me souvenir que tu serais blonde et douce et belle avec des longs cheveux qui sonnent faux au soleil...

Je suis bien fatiguée ces temps-ci... Il n'y a pas de raison particulière à cela. Il faudra que je te raconte des quantités de petites choses que je ne t'ai jamais dites ! Rien de...



Raphaële George, printemps 1984,

**

Qui peut dire à qui je m'adresse ? Comme si en discutant je pouvais plonger dans les multiples facettes d'une pierre posée sur une bague et, dans cette perversité imperceptible, mes yeux verront dehors, derrière la fenêtre ; fixité du regard qui glacé et comme voilé, laisse entendre autant l'absence qu'une profondeur intérieure ou le vide même.

Ainsi s'engage le commerce des objets alentour, leur office de miroir les rend à la parole des absents car ils ne parlent qu'à ceux qui regardent.

L'intériorité n'est que fantomatique ; présence des miroirs comme seule traversée possible qui mène au lieu indiscernable de la vraie scène...